

CANIS DISTRACTUS

Action partagée et coexistence

Christophe Kihm HEAD - Genève, Haute école d'art et de design, HES-SO // Haute école spécialisée de Suisse occidentale

Le terme de distraction n'est pas retenu comme une entrée pertinente dans les dictionnaires ou les encyclopédies dédiées aux comportements animaux. Sans doute, les usages qui lui ont été consacrés par les études naturalistes et éthologiques sont-ils trop peu nombreux comme trop exclusifs pour que l'on puisse lui accorder une importance suffisante. Parallèlement, il est bien rare que des phénomènes de distraction soient appuyés dans les sciences humaines par des analyses ou même des anecdotes évoquant des comportements d'animaux¹. Le problème relève ici d'un autre ordre, qui veut que la vie de l'esprit ou les développements d'une culture – auxquels renvoie historiquement le concept de distraction dans ses deux acceptions les plus courantes – semblent interdits à toute créature non-humaine. Ce type d'argument conduit à une double exclusion : l'animal, qui ne bénéficie pas de la continuité d'une vie intérieure ou de conscience de soi est essentiellement distrait par nature ; l'animal, qui n'est pas créateur de mondes, ne peut être distrait « par » culture. Utile pour maintenir la pensée d'un propre de l'homme, cette double exclusion n'offre aucune prise sur des vies animales, aussi diverses soient-elles.

Peut-on se contenter d'aussi peu, entourés d'animaux à la fois toujours et jamais distraits, ou faut-il considérer autrement le problème et changer de relatif pour penser la distraction d'un animal à partir d'activités ou d'actions, sous certaines conditions qui lui permettent de se déployer ? Cette question, je me la suis posée au cours de mes longues promenades matinales avec Lula dans les bois, un chien 'paria', comme on les nomme², en l'observant prendre des chemins d'odeurs, pour moi invisibles, partir au loin et s'interrompre pour me jeter un regard avant de reprendre un chemin tracé au sol, situé devant moi. Mais c'est aussi en cheminant dans les savoirs naturalistes et vétérinaires, les éducations canines et les études scientifiques qu'elle s'est précisée.

Comportement de distraction

Les recherches de l'ornithologue anglais Edward A. Armstrong ont accordé deux occurrences au *distraction display* (autrement appelé « parade de diversion »), catégorie sous laquelle sont regroupés des comportements d'oiseaux ayant pour objectif de détourner l'attention d'un prédateur potentiel d'un nid (le plus souvent situé au sol) ou d'un jeune oisillon³. Deux formes ritualisées de distraction ont ainsi été distinguées : la première associée à la simulation de blessures (l'oiseau feint de souffrir d'un handicap⁴) ; la seconde manifestée par des démarches ou postures inhabituelles qui s'apparentent parfois à celles d'autres animaux.

Ces comportements interviennent au sein d'une relation structurante dans le cadre des études naturalistes : comme il s'agit, pour l'oiseau, de devenir une proie apparemment facile afin de

¹ A l'exception notoire du texte de Marion Vicart et de son approche « phénoménographique » de la distraction comprise comme un « phénomène de latéralisation de l'attention vers un nouvel élément non pertinent de la situation ». Cf. VICART, Marion, « Distraction et co-présence dans la communication homme/animal. L'exemple du chien », in *La science [humaine] des chiens*, Véronique Servais (dir.), éd. Le bord de l'eau, coll. « Perspectives anthropologiques », 2015, pp. 133-150.

² On désigne ainsi des chiens errants, à demi sauvages, qui n'ont plus été sélectionnés par l'homme et dont les caractéristiques morphologiques et physiologiques se sont stabilisées, les rapprochant des Dingos américains.

³ ARMSTRONG, Edward G., « Diversionary Display », *Ibis* 91, 1949, pp. 88-97 ; « The distraction displays of the little ringed plover and territorial competition with the ringed plover », in *British Birds*, Vol. 45, 1952, pp. 55-59.

⁴ On cite souvent en exemple la parade de l'aile brisée du Pluvier brun, dont on trouve de nombreux exemples dans des vidéos postées sur You Tube.

détourner l'attention d'un prédateur, la distraction est comprise comme l'effet d'une lutte pour la survie. Nikos Tinbergen expliquera cette parade par une causalité interne, avec « l'activation simultanée de pulsions agressives et de pulsions d'évasion⁵. » Il serait intéressant de souligner le potentiel recelé par cette coexistence de l'évasion et de l'agression, pour la distraction, mais l'analyse ne s'y attarde pas, pour qui la réalité d'un comportement inné se rapporte à la sélection naturelle, ici illustrée de manière exemplaire par la minimisation d'un risque de prédation.

En miroir à cette parade de diversion constatée sur le terrain, des études scientifiques expérimentales ont relevé un autre item de la distraction dans le comportement animal, qualifié d'« autodistraktion », testé en particulier chez des chimpanzés⁶. Définie comme une « stratégie comportementale pour faire face à l'impulsivité⁷ », contrairement à l'adresse du *distraction display*, l'autodistraktion est sui-réflexive mais aussi, à contresens des causalités internes qui déclenchent la parade de diversion, consiste précisément à refreiner ses pulsions. Le protocole de cette expérience, qui reprend des tests effectués auprès d'enfants, met à disposition de chimpanzés un ensemble de jouets pour pratiquer l'autodistraktion, nous dit-on. Pourtant, il s'agit avant tout de tester des réponses adaptatives à une situation entièrement dirigée. Le sujet expérimenté doit refreiner son impulsivité – entendue au sens cognitif, c'est-à-dire ne pas agir sans prendre en compte les effets de son acte – pour obtenir des récompenses en nombre : il en obtiendra moins le cas inverse. La stratégie d'adaptation est associée à la nécessité d'un contrôle de soi. Le test étant orienté par un biais coût/bénéfice, il encourage aussi le choix de différer une fois ses conséquences dévoilées. Les récompenses en abondance pourraient, dès lors, valoir pour causes de l'adaptation. Et le choix stratégique se résumerait plutôt à la compréhension de la mécanique du test, une fois la superposition de la conséquence et de la cause mises à jour, sans impliquer aucune distraction. Une théorie serait alors vérifiée par l'expérience, appelée loi de l'effet, qui veut qu'un comportement soit modifié par ses conséquences.

Cette étude de cas révèle, à nouveau, combien l'attachement historique des analyses éthologiques aux logiques de causalité ne leur permet pas d'accorder une quelconque épaisseur aux comportements flottants. Un chimpanzé réellement distrait ferait coexister immédiateté et retardement dans ses actes. Cette possibilité n'est pas ouverte par l'expérience. Une histoire naturelle de la distraction reste donc à écrire en grande partie.

Distraction et comportementalisme

Les limites fonctionnelles accordées aux comportements de distraction par les études éthologiques sont reportées dans les éducations animales, où elles connaissent d'autres occurrences, associées à d'autres enjeux. Ici encore, la distraction pose problème au point de s'avérer un puissant levier critique.

La lutte contre la distraction figure en effet parmi les conditions premières des éducations animales, reprenant sans nuances un mot d'ordre partagé par de nombreuses méthodes d'éducation à destination des enfants. Avec elle, s'est précisé tout un arsenal de tactiques et de techniques autoritaires jouées dans les mécanismes de l'apprentissage dit « associatif ». Car parallèlement au façonnage fonctionnel de l'animal domestique par sélection artificielle, un modelage du comportement du sujet domestiqué s'est développé avec des dressages cherchant à canaliser ses actions et à guider sa conduite. Le couple distraction-comportement

⁵ Cité par ARMSTRONG, Edward G. in « The Ecology of Distraction Display », *The British Journal of animal Behaviour* (2), octobre 1954, p. 121 (notre traduction)

⁶ EVANS, Theodore A. & BERAN, Michael J., « Chimpanzees use selfdistraction to cope with impulsivity », in *Biology Letters* (2007), p. 599 (notre traduction).

⁷ *Ibid.*, (notre traduction).

est donc opérant dans ces éducations dites « positives » et « progressives », associant règles d'apprentissage et exercices répétés, difficultés graduées et récompenses, et dont les principaux bénéficiaires sont aujourd'hui encore les chevaux et les chiens. Pour ces derniers, la littérature éducative n'est pas avare de principes qui, réunis, proposent une définition universelle du 'bon chien' dont il serait trop long d'énumérer les traits pourtant comiques, sinon à en retenir un : il n'est pas distrait.

Parmi ces techniques, on trouve la « règle des 3D » : pour « durée », « distance » et « distraction ». Cette règle s'applique, par exemple pour l'apprentissage de l'ordre « assis » – une position de corps aussi importante dans les éducations canines qu'elle est peu fréquente dans le registre comportemental du chien – aux trois points suivants : durée, ou maintenir un chien en position d'immobilité, assis, de plus en plus longtemps (de 2 secondes à une minute) ; distance, ou augmenter l'espacement entre le sujet assis (chien) et le sujet mobile (maître) qui se déplace autour de lui ; distraction, ou mettre sous contrôle tout ce qui pourrait faire sortir le sujet assis de sa position d'immobilité et l'extraire de la relation d'obéissance. L'exercice cherche, en neutralisant l'activité de l'animal, à lui apprendre l'obéissance, puisqu'il est bien entendu que la position « assis » n'a, en soi, aucun intérêt, sinon d'initier un contrôle comportemental. Cet apprentissage de l'obéissance est gradué et convoque proportionnellement l'inhibition dans toutes ses itérations : arrivé à son terme, il peut intégrer la diversion dans le schéma éducatif (par exemple, le fait de lancer une balle), en position de récompense. Cette étape marque une forme d'accomplissement du programme puisque la distraction-diversion devient, dans cette position, une injonction à laquelle le sujet répond positivement. Deux formules complémentaires peuvent donc se déduire des apprentissages associatifs dans leur rapport à la distraction : neutraliser les distractions renforce l'obéissance. Il n'y a de bonnes distractions qu'injonctives.

Les méthodes associatives, qui recourent à des schémas linéaires de déclenchement de l'action par stimulus/réponse et au contrôle de l'action par l'influence de récompenses externes sont un avatar du conditionnement opérant tel qu'il fut défini et mis en application par les études expérimentales de Burrhus Frederic Skinner dans le contexte du behaviourisme, comme du conditionnement répondant de Ivan Pavlov. Inscrit dans ce cadre théorique et pratique, est réuni sous le terme distraction un ensemble assez large d'éléments parasites susceptibles de perturber les enchaînements fluides du stimulus et de la réponse, de l'action et de la récompense. En tant que puissance opposée à l'injonction comportementale, la distraction est, par suite, une disjonction. Mais le tour de force de la méthode associative, qui justifie alors pleinement son nom et son efficacité, est de pouvoir intégrer la distraction au processus de dressage, soit comme réponse à un signal, soit comme récompense à un ordre observé. Cette réversibilité livre un indice précieux quant à la compréhension de ce référent et de sa circulation dans ces éducations : car on pourrait tout autant retourner la proposition en affirmant que l'éducateur et ses stimuli multiplient les distractions pour guider l'action du chien avant de conclure que le chien est un animal dont l'action est distraite par ses éducations mêmes.

On l'aura compris au bénéfice de cette inversion, le référent distraction désigne moins, ici, une réalité concrète qu'un argument idéologique justifiant le contrôle comportemental et la création de dépendances imposés par la répétition de structures nouvelles pour l'animal et ses actions. La méthode dite « clicker », qui a connu un succès retentissant ces dernières années, propose un exemple emblématique de ces mécaniques associatives. Elle repose sur l'association d'un signal auditif émis par un éducateur à un signal visuel rendu par un éduqué. On estime que la séquence est apprise lorsque le regard du chien porte sur l'éducateur sans émission répétée du son.

En dépliant cette logique associative, on constatera que l'activation du sens le plus puissant du chien, l'odorat, est toujours placé à la fin du schéma linéaire, puisque lors de

l'apprentissage, l'enchaînement stimulus/réponse est systématiquement associé à une récompense (de la nourriture) faisant suite à la commande sonore et au regard obtenu. Ce chainage, répété jusqu'à disparition du signal sonore, permet la mise en place d'un contrôle comportemental par la création d'une dépendance oculaire, essentielle pour l'humain, parallèle à la neutralisation et à l'inhibition progressive de l'olfaction, essentielle chez le chien. L'imposition d'un nouveau sensorium est l'un des moyens privilégiés des éducations comportementalistes pour qui la neutralisation de l'olfaction est le point à partir duquel se conçoit la disparition de la distraction ordinaire chez le chien.

Dans la somme de trois volumes qu'il a consacrée aux éducations et aux comportements canins⁸, Steven R. Lindsay renforce cette thèse de la sélection de l'attention en soulignant l'importance de l'orientation dans ces processus de dressage. Les stimuli – que l'on ait recours au nom du chien ou à d'autres signaux équivalents – visent une réponse d'orientation et cherchent à devenir, par la répétition, des marqueurs généralisés. L'objectif est alors d'amener le sujet à se concentrer sélectivement sur des aspects spécifiques de l'environnement pour en exclure d'autres. S. R. Lindsay remarque, à juste titre, que ces pratiques reposent sur « un petit ensemble d'hypothèses empiriques et de croyances⁹ », parmi lesquelles la loi de l'effet occupe une place centrale. Avant d'ajouter que « ce à quoi le chien fait attention d'un moment à l'autre implique la participation d'une passerelle cognitive complexe ou d'un mécanisme d'interfaçage qui traite les informations (...) et les coordonne avec les événements et les opportunités circonstancielles de l'environnement¹⁰. »

Dans cet environnement ouvert à différentes potentialités d'action, certaines prises seront actualisées et modifiées selon le courant d'actions que l'on suit. L'approche sélective de la méthode comportementaliste, qui s'accomplit dans l'alignement comportemental du chien guidé à celui de son maître, restreint considérablement ces possibilités¹¹.

L'exo-tique

On résume souvent les recherches de Jakob Von Uexküll a peu de choses, fussent-elles lumineuses. Si beaucoup ont entendu parler du « monde propre » de la tique, exposé dans les premières pages de *Mondes animaux et mondes humains*¹², ses écrits théoriques demeurent peu connus et l'on ignore plus encore ses pratiques expérimentales, pourtant très inventives et d'importance dans l'échafaudage des réflexions élaborées sur l'Umwelt (monde propre) des animaux.

Jakob Von Uexküll montrait la plus grande réserve quant à la possibilité de comprendre scientifiquement une psychologie animale et préférait restreindre ses études comportementales aux organismes et à leurs fonctionnements. Pourtant, si le « sens du soi animal » reste inaccessible aux recherches en biologie et en psychologie, l'enquête phénoménologique telle qu'il la concevait, installant les signes au centre du vivant, offrait une opportunité de contourner cette limite. Car en observant les indices auxquels un animal a recours pour identifier les objets qui sont, pour lui, porteurs de signification, et en comprenant l'ensemble de ces rapports et de ces compositions de signes à l'intérieur d'un cycle

⁸ LINDSAY, Steven R., *Handbook of Applied Dog Behavior and Training, Volume-1-3*, Iowa State University Press/Blackwell Publishing Professional, 2000.

⁹ LINDSAY, Steven R., *Handbook...*, Vol. 1, Chapitre 7, « Instrumental Learning », p. 276. (notre traduction)

¹⁰ *Ibid.*, p. 274. (notre traduction)

¹¹ Daniel Mills a proposé de distinguer, à ce propos, approches associatives et approches cognitives. L'approche cognitive serait, quant à elle, soucieuse des propriétés perceptives d'un animal. Les activités comme le jeu, le pistage, etc., y sont mises en avant dans des processus d'apprentissage situés, cherchant à développer ses compétences.

¹² UEXKÜLL, Jakob v., *Mondes animaux et mondes humains*, Ed. Denoël, coll. Médiations, 1965 (trad. Philippe Muller).

fonctionnel, les chercheurs peuvent « inférer la forme et le contenu de l'Umwelt¹³ » d'autres espèces.

Durant les années 1930 et 1940, en collaboration avec Emanuel Sarris, Jakob Von Uexküll a élaboré la méthode dite de l'« l'homme fantôme » pour former des chiens-guides pour personnes malvoyantes dans le cadre des recherches menées à l'Institut für Umweltforschung de Hambourg¹⁴. Le protocole élaboré par Uexküll et Sarris se tient volontairement à l'écart de la méthode associative : le chien ne doit pas dépendre des instructions d'un formateur et de la structure stimulus-réponse pour apprendre de nouvelles significations, ni exécuter des ordres pour plaire et être récompensé : il doit découvrir des objets à partir d'une « règle d'action » particulière (*Handlungsregel*¹⁵). Cet apprentissage repose en grande partie sur l'*autodressur* (ou auto-dressage), qui met en jeu la recherche et la découverte de solutions face aux situations rencontrées.

Leur hypothèse pose que le comportement d'un chien s'enrichit avec la prise en compte de nouveaux porteurs de signification, et que ce plan élargi pour la perception et l'action peut se développer, concrètement, avec l'extension du plan du corps. On a donc fabriqué une sorte de prothèse qui augmente le corps du chien pour étendre ses perceptions, un chariot aux dimensions d'un corps humain, « l'homme fantôme ». Ainsi appareillé, un chien peut incorporer, par expérience, d'autres objets significatifs que ceux retenus dans son quotidien et conduire cette charrette comme il conduira par la suite une personne malvoyante. Cette règle d'action met donc en rapport une structure corporelle augmentée (le « plan du corps étendu ») avec les propriétés de nouveaux objets, porteurs de nouvelles significations. Les informations, prises à d'autres d'échelles spatiales et corporelles, reconfigurent l'action de l'animal. Ces changements sont décrits comme une « extension personnelle » qui, selon les deux scientifiques, témoigne d'une transformation de l'Umwelt. Cette nouvelle « grille de références », qui fait passer la vision au premier plan et s'incorpore à travers des compositions de significations et d'actions, n'a donc pas besoin d'une théorie de l'esprit pour être expliquée : « l'homme fantôme » a été transposé de l'Umwelt à l'Innenwelt (monde intérieur) dans l'extension du soi.

Uexküll et Sarris soulignent avec cette expérience que le monde propre d'un chien n'est pas un ensemble clos de relations de significations, mais peut s'enrichir au gré d'apprentissages. La grande facilité des chiens à accorder différentes significations à des indices identiques ou à utiliser des indices différents pour les mêmes significations témoignerait alors de la plasticité des relations qu'entretiennent ces animaux à leur milieu¹⁶.

Mais comprendre, sur un plan pratique, comment une espèce est amenée à se relier à de nouvelles significations et comment ce changement s'opère dans un organisme, ne permet pas de répondre aux questions théoriques posées par l'expérience. Peut-on affirmer qu'un sujet

¹³ MAGNUS, Riin, « Training guide dogs of the blind with the “phantom man” method: historic background and semiotic footing », *Semiotica*, n°198, 2014, p. 184. Toutes les informations contenues dans ce paragraphe, à propos des méthodes de Jakob Von Uexküll et de son Institut se réfèrent à ce même article, pp. 181-204.

¹⁴« L'Institut für Umweltforschung [Institut de recherche sur le monde propre] (...) a été rattaché à l'Université de Hambourg de 1926 à 1960. [Rüting 204]. Il fut dirigé dans ses premières décennies par [...] Jakob von Uexküll. [...] La plupart des travaux expérimentaux qui y furent réalisés ont utilisé la théorie de l'Umwelt (*Umweltlehre*) comme cadre théorique unifié. (...) Parmi la multitude d'espèces étudiées à l'Institut, on mena avec les chiens des expériences portant sur l'apprentissage, la mémoire, la fantaisie, l'attention et la compréhension des mots qui furent conduits par Heinz Brüll, Emilie Kiep-Althenloh, Jakob von Uexküll et Emanuel Sarris. » MAGNUS, Riin, *op. cit.*, p. 184. (notre traduction)

¹⁵ UEXKÜLL, Jakob v., *Theoretische Biologie*. Frankfurt: Suhrkamp. 1973 [1928], 198-199. Cité par MAGNUS, Riin, *op. cit.* p. 189.

¹⁶ Ce processus, par lequel des significations différentes peuvent être attribuées à un même objet par le même sujet a été appelé « refonte ou re-façonnage » [Umprägung] in Uexküll, Jakob v., *Kompositionslehre der Natur. Biologie als undogmatische Naturwissenschaft. Ausgewählte Schriften. Herausgegeben und eingeleitet von Thure von Uexküll*. Frankfurt: Verlag Ullstein, 1980, pp. 363-381. Cité par MAGNUS, Riin, *op. cit.*, p. 197.

agit dans plusieurs Umwelten ? L'un, ordinaire, composé par des relations sémiotiques qualifiant sa manière d'habiter le monde au quotidien, l'autre soumis à des règles du jeu, à l'exemple des relations composées par l'équipage chien-aveugle et de sa navigation dans un autre monde de signes ? Doit-on considérer, au contraire, la formation d'une réalité interspécifique, entre un corps et un autre, celui d'un chien et celui d'un humain, fût-il fantôme ? Et, dans ce cas, qu'advierait-il du concept d'Umwelt ?

A hue et à dia

Revenons à notre exemple. Une lecture phénoménologique, telle qu'elle est encouragée par Von Uexküll, reviendra sur l'organisation des significations dans l'Umwelt du chien. Au quotidien, le chien privilégie les signaux olfactifs, acoustiques, visuels et tactiles à une certaine échelle. L'activité de guidage, pour le chien, accorde une place prépondérante aux signes visuels à une toute autre échelle et favorise le toucher (par l'intermédiaire du harnais et ensuite de la laisse). On pourra alors formuler l'hypothèse qu'un chien-guide passe d'une échelle à une autre en hiérarchisant et en incorporant des indices perceptuels et de nouvelles significations. Ces différences d'échelles, soutenues par différentes compositions des plans de signification témoignent de la complexité du sujet au centre d'un monde stratifié.

Une lecture pragmatique de cette expérience se contenterait de remarquer que les actions suivent des lignes différentes selon les prises d'information potentialisées par le corps appareillé, qui fait émerger de nouvelles affordances, s'inscrivant dans un autre cours des choses. Cette lecture ne ferait plus du sujet le centre de son monde, ni de la distinction entre des mondes le vecteur d'une complexité. L'appareillage du corps fantôme accentuerait, ici, la relation entre comportement et coexistence : un corps dédoublé dans la conjugaison de deux plans de perceptions. Il reviendrait à l'observation de cerner au plus proche cette situation où les modalités d'action du corps appareillé sont à leur tour guidées par l'amplification des relations de coexistence du chien et de l'humain¹⁷. On pourrait encore étendre cette observation à d'autres actions partagées entre humains et chiens mobilisant la marche, telles que la promenade en liberté en forêt ou la promenade en laisse, en ville, et retrouver avec elles le chemin de la distraction.

L'homme fantôme, comme le montre l'exercice pratique pensé par Uexküll et Sarris, favorise un phénomène de dédoublement et de simultanéité à l'origine de nouvelles corrélations dans l'expérience du monde : le corps amplifié fait coexister deux échelles physiques mais aussi deux dimensions spatio-temporelles.

Riin Magnus, dans l'extension qu'elle accorde à la réflexion d'Uexküll, souligne que la coopération entre deux espèces est essentielle à la réalisation d'une mise en commun d'informations perceptuelles et actantielles : « En termes généraux, toutes les relations symbiotiques sont les instances d'un Umwelt partagé (*shared*), car en symbiose une espèce ou un organisme transforme et/ou transmet quelque élément de son environnement de sorte qu'il sera disponible (également) pour l'autre¹⁸. » Cet argument complète celui qu'ont développé de très nombreuses études en éthologie cognitive depuis plus d'une vingtaine d'années, s'appliquant aux relations de coopération entre l'humain et le chien considérées comme point nodal d'interactions et de communications interspécifiques, à partir du geste de pointage qui

¹⁷ Une occurrence de la réversibilité de ce dédoublement est pointée par le témoignage d'une femme aveugle : « (...) On a souvent essayé de trouver l'équivalent humain de la relation que j'ai avec Winnie mais il n'y en a pas. On me demande si elle est ma meilleure amie ou si elle est plutôt comme mon enfant. Winnie, *ce sont mes yeux*. Quelle relation avez-vous avec vos yeux ? », cité par SANDERS, Clinton R., in « Avoir confiance en son chien : attentes, fonctions et ambivalence dans les relations entre des policiers, des utilisateurs de chiens-guides et leurs chiens », in *La science [humaine] des chiens*, Véronique Servais (dir.), Le bord de l'eau, 2015, chapitre 7, p. 166.

¹⁸ MAGNUS, Riin, *op. cit.*, p. 198. (notre traduction).

situerait leur origine biologique et historique¹⁹. L'éthologue Ádám Miklósi a très bien souligné comment ces dernières se jouent dans l'espace et dans le temps dans deux études expérimentales : l'une reposant sur un protocole engageant une marche guidée d'humains malvoyants ou non avec des chiens aux éducations très diverses, l'autre sur un jeu de construction impliquant des binômes chien et humain²⁰. On peut penser, avec Miklósi, que la coopération ne mobilise aucune éducation particulière et qu'elle se construit et se formalise dans un rythme à travers des échanges de signes dans l'espace et dans le temps. Mais symbiose sémiotique et synchronisation spatio-temporelle ne rendent pas entièrement justice à la coexistence de tout « ce qui sépare » au sein même de ces relations dans l'action : la coopération, à travers un prisme qui privilégie, pour son étude, des motifs relevant de la communication et de l'interaction sociales, décrit l'action commune sous des conditions qui doivent beaucoup à la psychologie.

L'hypothèse de l'action partagée déplace ces interprétations plus qu'elle ne les contredit, postulant que le partage de l'action, entre deux espèces, fait coexister simultanément réunion et séparation d'éléments dans une réalité intermédiaire. Ce point est de première importance pour une approche pragmatique. Il permet de retenir, pour l'action partagée, autant la symbiose que la divergence sur un plan sémiotique, dans la convergence de spatialités et de temporalités hétérogènes.

La réalité intermédiaire de l'action partagée, ainsi tramée par la mise en tension de ces polarités, nous semble le lieu privilégié d'une distraction, non pas en raison d'une attention qui se dissiperait au gré de circonstances, pour l'un ou l'autre des participants chien ou humain, mais par la coexistence de ce qui les sépare et les réunit simultanément dans l'action, tirée en des sens divers, d'un côté et de l'autre, par l'un et par l'autre... Cette distraction qualifierait non seulement ce que produit cette coexistence, mais désignerait aussi une puissance qui permet à la réalité intermédiaire de l'un et de l'autre de s'ouvrir toujours plus grand. Car cet intervalle dans le cours des choses propre à l'action partagée, où les corps se dédoublent, où les prises de signes se redoublent, où les informations communes n'en demeurent pas moins différentes, se manifeste dans une ouverture des attentions : elle est permise par le libre jeu des mouvements, sans contraintes liées à l'accomplissement d'une quelconque performance ou d'un ordre, dans un rythme relâché où sont même défaits les dépendances de la coopération et de la synchronisation, distendus les points de contacts entre individus dans des écarts et des durées irrégulières autant qu'imprévisibles. L'attention est alors ouverte à des potentialités multiples, sans point fixe, mais sans pour autant s'extraire des simultanités et des dédoublements inhérents au partage de l'action.

La promenade, en tant que modalité de l'action partagée, quand elle renforce ou amplifie cette coexistence, s'ouvre à la distraction et révèle une condition « coexistentielle » de l'humain et du chien : nous sommes des fantômes pour nos chiens, mais nous sommes aussi les aveugles de nos chiens.

¹⁹ La liste de ces travaux serait trop longue : parmi les chercheurs et chercheuses qui y ont consacré plusieurs études, on pourra citer Á. Miklósi, J. Kaminski, F. Gaunet, B. Hare et M. Tomasello.

²⁰ Voir Sz. Naderi, Á. Miklósi, A. Dóka, V. Csányi, « Cooperative interactions between blind persons and their dogs. », *Applied Animal Behaviour Science*, 74, 2001, pp. 59-80 et A. Kerepesi, G.K. Jonsson, Á. Miklósi, J. Topál, V. Csányi, M.S. Magnusson, « Detection of temporal patterns in dog-human interaction », *Behavioural Processes* 70, 2005, pp. 69-79.